

L'exil entre flou identitaire et culture plurielle dans l'œuvre de Leila SEBBAR

Exil between identity vagueness and plural culture in Leila SEBBAR'S

Souhila BOUKRI

Université de Saida Dr Moulay Tahar, souhila.boukri@univ-saida.dz

Reçu le: 18./04/2020

Accepté le: 30/05/2020

Publié le:30/06/2020

Résumé:

Toutes les mutations que connaît le monde ainsi que les multiples déplacements des individus supposent des bouleversements qui les exposent à une culture plurielle plaçant les individus dans la problématique de « l'entre-deux » ; ceci provoque en eux un flou identitaire laissant apparaître des problèmes sociaux aux jeunes beurs en France. A travers cet article, nous manifestons un vif intérêt pour la problématique identitaire, en évoquant, en premier lieu, la perte identitaire chez les jeunes beurs. En second lieu, nous nous pencherons sur la question des stratégies que les jeunes beurs ont adoptées, pour tenter de trouver une place considérable dans cet univers hostile.

Mots-clés : Exil/identité/culture/ pluralité.

Abstract:

All the changes that the world is undergoing as well as the multiple movements of individuals involve upheavals which expose them to a plural culture placing individuals in the problem

of "in between"; this causes in them a blur of identity letting appear social problems to young Arabs in France. Through this article, we show a keen interest in the problem of identity, by evoking, first of all, the loss of identity among young Arabs. Secondly, we will look at the question of the strategies that the young Arabs have adopted, to try to find a considerable place in this hostile universe.

Keywords: Exile/identity/culture/plurality.

Souhila BOUKRI, e-mail: souhila.boukri@univ-saida.dz

1. Introduction

L'exil est un des nombreux thèmes auxquels s'attaque Sebbar mais aussi l'un qu'elle connaît : « Je suis une femme dans l'exil, c'est-à-dire à la lisière, frontalière ; en position de franc-tireur, à l'écart, au bord toujours, d'un côté et de l'autre, en déséquilibre permanent. Un déséquilibre qui, aujourd'hui ...me fait exister, me fait écrire. » A travers cette douloureuse expérience des personnages de *Le Chinois vert d'Afrique* et *Shérazade*, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts constituent les médiateurs de l'auteure. Ce sont des romans sur l'immigration qui ont connu une résonance particulière. L'intérêt que nous portons à l'exil découle du fait que les personnages, d'une part, affrontent un milieu où deux ou plusieurs cultures se côtoient, d'autre part, ils s'efforcent à s'y adapter. L'exil est considéré comme étant le premier facteur qui incite à l'errance et l'aliénation.

2. La question de l'exil

L'exil demeure un des thèmes chers à l'auteure et sur lesquels elle revient dans la quasi-totalité de ses romans des années quatre vingt. L'analyse de ces thèmes affirme l'existence d'une évolution de ce que nous nommons «enfermement.» Ce concept correspond naturellement aux considérations conscientes ou inconscientes de quelques limites ordonnées par un Moi censé rappeler l'individu. Ce concept est incontestablement présent dans les œuvres de Sebbar qui présente une sorte d'imprégnation des différentes manifestations des thèmes comme l'enfermement, l'isolement et l'exclusion. En premier lieu, nous assistons à des thèmes qui traitent de la quête d'identité, d'une série de questionnements portant sur le rôle qu'occupent les enfants d'immigrés et leur rapport aux parents et à la France. Une écriture qui porte sur des questions existentielles comme celle de l'exil. Elle est le reflet d'une fracture. « L'histoire de tout exilé commence par une rupture avec le lieu d'origine et l'anonymat auquel il est condamné dès qu'il s'établit ailleurs. Incapable de se détacher de la terre natale et incapable de se soumettre entièrement à la culture de l'autre, il occupe un chronotope de l'entre-deux, entre ici et ailleurs, entre avant et maintenant, entre le réel et l'imaginaire.

Pour les immigrés, le moment du départ donne naissance à ce sentiment d'« inquiétante étrangeté » selon Freud vis-à-vis de ce qu'il aura à affronter d'étrange et d'inconnu et la blessure profonde qu'il vient de subir. Nous devons reconnaître par ailleurs, qu'il existe aussi bien une physique qu'une éthique de l'exil ; le premier concept nous informe sur son caractère topologique, concernant le changement de lieu, l'éloignement du lieu d'origine, le second suppose un jugement moral de l'exilé, condamné par le milieu et accompagné d'une dévalorisation de soi-même. L'exil implique le tragique de la perte identitaire qui découle d'une situation de liberté opprimée par rapport au pays d'origine et de liberté par rapport au pays d'accueil. Cette situation s'inscrit dans une dualité de deux lieux qui s'opposent: un « ici » hostile et un « là-bas » mythifié ; un transfert dans un autre groupe social et par conséquent un échange et une confrontation. Ceci représente souvent pour lui une source angoissante et une interrogation sur le destin de son propre sort.

En revanche, l'exil n'est pas seulement un transfert géographique, Il demeure un autre type d'exil qui ne demande pas le déplacement. Il s'agit de l'exil culturel et linguistique, loin de la culture maternelle, de la religion et de la langue, qui sont en perdition lorsqu'on est face à l'exil géographique. A travers sa coupure avec le pays d'origine et tout ce qui l'enserme, l'exilé perd son identité ; il récrimine l'aliénation que suppose la perte de son identité, à la fois, individuelle et collective. L'exilé conjugue la vie en mode solitaire. Dans CVA, Mohamed vit isolé des siens, l'isolement est perçu comme un manque, il fait reconnaître l'incomplétude de l'égo et l'absence d'autrui comme une perte de soi-même. A ce propos, Marie Noël Schurmans fait la distinction entre solitude et isolement. Une analyse sémantique des deux termes prouve qu'au départ, les mots qui introduisent l'idée de solitude ou d'isolement correspondaient à l'« ici », la séparation d'avec la famille (le cas de Mohamed dans CVA). Métaphoriquement, ces concepts s'appliquent aux exclus, enserrant l'idée de vide, de manque et d'abandon. Nous sommes face à des sentiments opposés, tantôt de désir, tantôt de rejet vis-à-vis de l'expérience de solitude distingués par les deux mots : solitude et isolement. La solitude négative est dominante dans CVA :

le personnage vit en marge de la société, il est seul à travers les voies de l'exil. L'exil demeure une expérience douloureuse pour avec la conviction d'un impouvoir d'accès à la parole. Pour lutter contre l'écrasement guetteur, l'exilé vante son passé, maudit son présent, atteste la gloire de l'un dans la décadence de l'autre.

L'exilé est partagé entre la beauté de la nouveauté et les tentations bouleversant son imaginaire. Cette situation engendre sa séquestration entre le Paradis et l'Enfer, les coutumes et les nouveautés, l'interdit et le permis, le dit et le non-dit. Un autre type d'exil découlera de l'exil comme déplacement physique : celui de l'exil intérieur ou de la réclusion solitaire. Cette forme d'exil représente plus clairement une distanciation entre les limites imposées par un entourage physique, moral et entre celles que s'impose l'individu lui-même par ses aptitudes. En conséquence, des espaces de refuges se présentent dans la littérature comme un « retour aux entrailles du peuple » (Fanon) et du soi. L'image de la caverne (présente déjà dans le Coran : les hommes de la caverne) représente un abri protecteur et bienfaiteur, un lieu de la réintégration de soi. Jacques Berque définit le rôle de la caverne comme suit : « la grotte peut s'appeler religion, éthique familiale, sensuelle, recours à l'antre avec tous les développements que cela suggère du point de vue psychanalytique et mythographique. »

Edward Saïd qualifie l'exil comme étant un phénomène universel : c'est une sorte de métissage entre la culture orientale et occidentale. Dans les textes de Sebbar, l'exil renvoie au déplacement physique d'où l'immigration, aussi l'instabilité identitaire qui est l'aboutissement d'une culture duelle. Cette dualité est représentée par Shérazade. En effet, Julien tombe amoureux d'elle en la cherchant désespérément. S'étant évadée de la maison du ghetto, Shérazade prend alors refuge dans un immeuble avec des membres révolutionnaires de 1968 et d'autres enfants d'immigrés. Cette fuite engendre une transformation radical, la jeune adolescente quitte ses parents pour d'abord vivre librement et puis pour retrouver sa vraie identité d'ailleurs, peut être en Algérie, sa terre originelle, ou à travers la France, sa terre d'exil. Elle a une aventure amoureuse avec Julien, tout au long du roman. Julien veut tourner un film dont il est le scénariste et il demande à

Shérazade de jouer dans son film. Cependant, ce film ne se réalisera qu'au dernier volet à cause des absences répétées de Shérazade qui refuse d'être prise dans le piège de l'immobilité. D'ailleurs, le scénario du film change à chaque fois que Shérazade s'absente.

3. Entre présence et absence.

Afin de décrire les générations immigrées en France, le sociologue Abdemalek Sayade emploie deux expressions opposées : « la double absence » et « la double présence ». La première expression caractérise la première génération d'immigrés en France. Elle correspond à la représentation mentale du pays d'origine en dépit de leur absence physique. Ce qui induit que ces immigrés sont présents physiquement et absents mentalement du pays qui les accueille. Dès son arrivée en France, l'immigré prend conscience que sa quête n'a rien de facile, que l'aventure qu'il s'apprête à vivre est dure et périlleuse. Il ressent un déséquilibre psychologique qui le fait basculer dans le rapport, à la fois, frustrant et compensatoire. Il vit douloureusement son déracinement parce qu'il ignore tous les codes du pays dans lequel il vient d'atterrir brutalement. Happé par ce déséquilibre contradictoire, l'immigré se trouve cerné dans un mouvement de migration au sens le plus déracinant du terme. Abdelkader Benarab cite le départ comme :

« Inscription dans le programme départ/retour se constitue prématurément en un espace d'arrachement et de déracinement. Il est le paradigme d'un au-deçà et d'un au de-là. Le départ est donc cet espace symbolique et non géographique qu'articulent incompatiblement l'univers matriciel, le pays d'origine, et l'univers mythique, le pays d'accueil.

Ainsi, les identités se confondent : le Moi n'est pas le même ici qu'il ne l'était là-bas, il est impératif d'apprendre à s'adapter et à tenter à mettre fin à cette errance. Cette génération se définit par un sentiment, il s'agit de l'aspiration du retour au passé. L'exilé vit une nostalgie qui est entretenue par des souvenirs grâce à la mémoire. Il n'est pas question d'un souvenir mais une soif du passé. Nous pourrions même l'assimiler à la mélancolie qui, à l'origine désignait la souffrance des amoureux pour l'objet de leur amour. La mélancolie, comme tant d'autres états douloureux a été décrite depuis longtemps. Homère, déjà parle de la dépression de Bellérophon qui

errait, seul, à travers la plaine d'Alio, rongant son cœur, évitant les traces des hommes. Julia Kristeva remarque dans son ouvrage *Soleil noir*, que cette dépression naît lorsque l'individu vit une fragmentation de son identité psychique. Dans une situation difficile, l'exilé vit un itinéraire imaginaire entre le passé et le présent. Ce va-et-vient entre le passé et le présent est aussi observé dans *CVA*, il renvoie à des événements déjà passés. Il s'agit d'insertion de remémorations : « On raconte aussi que pendant la guerre d'Algérie, elle (la vieille sorcière) a fabriqué des breuvages qui ont empoisonné des soldats français. » (*CVA*, p.157) C'est un anachronisme qui est marqué par l'alternance de deux temps : le présent et le passé. Les deux temps sont solidement tissés tout au long du roman, le premier rapporte le temps de l'histoire, le second retrace les souvenirs des personnages et restitue un pan de l'histoire :

« Dans son (Minh) village vietnamien, pour le nouvel an, lors des visites des vœux, Minh, petite fille soumise aux rites, elle les aimait, faisait le tour des maisons de la famille en ordre. On offrait chaque fois de l'alcool parfumé à la fleur de nénuphar, de l'eau de vie au chrysanthème. (*CVA*, p.77)

Le présent et le passé coexistent dans le roman, Leila Sebbar adopte la technique des récits emboîtés, selon la terminologie d'Yves Reuter : « Un ou plusieurs personnages racontent, imaginent ou rêvent une ou plusieurs autres histoires. Dans ce cas ils deviennent eux-mêmes narrateurs d'une fiction. Le mécanisme peut être ponctuel ou généralisé comme dans les mille et une nuits. » La grand-mère raconte les histoires vécues par elle ou par d'autres personnages : « On disait aussi (Minh avait raconté tout cela à Mohamed et plus tard elle lui envoyait des lettres où elle poursuivait ses récits sur « la vieille folle » qu'elle ne quittait jamais le village sans un revolver dans la poche de l'une de ses nombreuses jupes, un pistolet moderne qu'un maquisard lui avait donné. (*CVA*, p.158).

Ce sont autant de récits rapportés que de retours en arrière. La succession de verbes à l'imparfait et au plus que parfait classe les faits dans un passé antérieur à l'histoire racontée. Ces temps apparaissent aussi bien au récit qu'au discours. Dans cette optique, Christiane Achour témoigne : « L'écriture de Leila Sebbar s'affirme bien comme une écriture du passé antérieur. C'est une façon de dire la difficulté de vivre au présent pour ses

personnages et leur recherche d'ancrage, de ressourcement.» Le présent est un point de départ vers une antériorité ; ces analepses sont des signes du retour à l'origine.

Par contre, « la double présence » est une expression qui décrit la situation de la deuxième génération issue de l'immigration. La double présence annonce qu'ils appartiennent à la fois, à deux sociétés antinomiques. Ce faisant, ils se trouvent confrontés à deux cultures qui diffèrent, celle des parents et celle du pays natal (France) qui est observé comme étant leur pays d'origine pour la simple raison qu'ils sont natifs de la France, mais de parents dont les racines viennent d'ailleurs. Les jeunes de la deuxième génération(les « beurs ») éprouvent également un déchirement entre le retour à la culture originelle et l'incorporation dans la société française, entre les exigences de leurs origines évoquées par les parents, et celles imposées par le pays natal. Cette génération œuvre dans le but de construire son avenir en France qui est le seul pays qu'elle connaît.

Il faut noter que la mobilité des jeunes concourt à leur éloignement des codes culturels prescrits par les parents. C'est le cas de Mohamed et Shérazade qui, en désunion avec leurs parents respectifs déambulent dans la ville. Ce mouvement souscrit la réactivation de certains souvenirs, pour la plupart rattaché à l'enfance passée, en Algérie, en compagnie des grands-parents. L'affect lié au pays d'origine paraît se réactiver dans le paysage urbain que les fugueurs sillonnent au gré de leurs déambulations. Dans CVA, c'est grâce à Minh, la grand-mère vietnamienne, et Mohamed le grand-père algérien que Mohamed découvre quelques rudiments des coutumes de ses cultures originelles. Mohamed choisit d'ailleurs, de s'installer dans la cabane des jardins ouvriers qui l'assimile au jardin du grand-père : « Il n'a pas oublié le jardin de son grand-père à l'extérieur du village. Depuis qu'il est né, il sait qu'il ne verra pas d'eucalyptus ici, dans le Nord, parfois il pense le Grand Nord.» (CVA, p.82) Cette remarque, empreinte de nostalgie dénote l'attachement au pays d'origine, lieu que le jeune Mohamed ne semble pas tout à fait avoir quitté.

Dans Shérazade, ce sont les parents de Shérazade qui incarnent la double absence. Ils ont quitté leur pays natal pour des motifs personnels,

laissant derrière eux leurs souvenirs et leurs identités collectives. Ils espèrent inlassablement le retour définitif en Algérie : « le père, Algérien, n'avait pas de comptes à rendre à la France, une fois installé en Algérie avec ses fils algériens [...] Djamilia apprit, [...] que son père était retourné dans sa région natale du côté de Sétif. » (Shérazade, p.30) La double présence est observée par l'ensemble des jeunes squatters à Paris tels que Basile, Krim, Djamilia et tant d'autres. L'exil vécu par ces personnages est plus ressenti sur le plan culturel et linguistique que sur le plan géographique. Ils sont exilés par rapport à la culture, à la langue d'origine, à tout ce qui contribue à la construction des identités collectives : « Une fois elle [Shérazade] recopiait soigneusement plusieurs lignes en arabe [...] - Slogan ? Poème ? Chanson ? Injures ? - LANGUE INCONNUE... Elle ne comprenait ces textes que lorsque Julien réussissait à lire et à traduire ce qu'elle avait transcrit. » (Shérazade, p.207)

Shérazade est indifférente à l'exil géographique, l'exil qui la tourmente davantage, est celui de la langue qu'elle a perdue avant de la connaître : l'arabe qui demeure la langue de son père. Sebbar éprouve aussi ce manque ; une sorte de blanc qui hante son existence : « on peut perdre quelque chose que l'on n'a jamais eu mais qui était là. » Shérazade comme Sebbar, souhaiteraient aller à la rencontre de cette langue. Sebbar semble en perpétuelle quête de ce père qui lui inspire ses écrits, cette recherche du père dans, Je ne parle pas la langue de mon père est traduite par un dialogue fondé à sa guise, à travers une écriture déchirée par l'absence, le manque culturel et l'ignorance de la langue. Avec Shérazade, cette langue devient une contrainte et crée une distance dont les conséquences transparaissent dans la quête des origines. C'est, à la fois une distance mais aussi une proximité avec les origines. Shérazade tente de rétablir une mémoire fragmentée, à travers la langue qui est une des portes d'entrée pour se construire une identité forte. En effet, la langue apparaît comme un élément d'intégration et d'organisation de la pensée. Elle permet à l'individu d'accéder à l'histoire, au patrimoine : « Je n'apprendrai pas la langue de mon père, je veux l'entendre, au hasard de mes pérégrinations. Entendre la voix de l'étranger bien aimé, la voix de la terre et du corps du père que j'écris dans la langue de ma mère. » Sebbar fuit ce mutisme qu'elle

L'exil entre flou identitaire et culture plurielle dans l'œuvre de Leila SEBBAR

questionne sans arrêt, elle se réfugie dans ses souvenirs et s'aperçoit qu'elle aussi est confrontée à un autre mutisme pour la simple raison qu'elle ne maîtrise pas la langue originelle de son père : l'arabe. C'est à partir de ce déficit, cette blessure mal pensée que l'auteure tisse ses récits. Le mouvement, par ailleurs, entre absence et présence définit les relations qu'entretient Shérazade avec les deux personnages : Julien et Pierrot. Ce mouvement fait d'elle un personnage évanescent et continuellement en fuite, dans ce cas, l'enracinement devient impossible. Trois voyages symboliques ont échoué : le premier, dans l'exotisme de pacotille, entrepris en compagnie de France et Zouzou, le second avec Julien à travers l'exotisme culturel et le dernier, avec Pierrot vers l'Algérie : lieu de l'enracinement malheureusement ce voyage est inachevé. L'exil met Shérazade dans un état de déchirement ; un exil qui influence son état psychique et l'installe dans un état d'instabilité et de déracinement intérieur (la perte d'une identité individuelle) et extérieur (la perte de l'identité culturelle collective). Les jeunes beurs considèrent l'exil comme un partage entre la culture de leurs pays d'origine et la culture française, entre le passé de leurs aïeux et leur présent. Ils sont à la recherche d'une issue qui illumine leur itinéraire. Ce partage les mène à l'errance, à la délinquance, à l'exclusion et à la marginalité ; une marginalité psychologique qui se traduit par l'isolement, et une marginalité sociale exprimée à travers la vie de l'héroïne dans un squat (les braquages, les vols, la drogue, la prostitution) : « les copains du squat [...] avaient appris à Shérazade à fumer et à distinguer l'herbe frelatée qu'elle brûlait aussitôt. » (Shérazade, p.49) Chaque personnage tente de donner et de faire reconnaître une image de lui-même. D'une part, il cherche à construire et affirmer une identité autonome différente de celle des autres ; et d'autre part, il tend à se fondre dans la société : « La présentation de soi (à travers l'expression, la communication, la parole, les gestes, les mimiques, les postures, la tenue, l'habillement, la coiffure, etc.) en est une partie essentielle ; elle tend à produire une image que chacun propose et souhaite se voir confirmer par autrui. »

L'affirmation d'une identité passe par l'emploi d'une multitude de stratégies et de mécanismes à travers lesquels l'individu tend à se frayer une

place au milieu des autres identités. Mohamed et Shérazade sont confrontés à une société qui exclut leurs identités. Ils se trouvent de ce fait, en situation de décalage et apparaissent comme des personnages problématiques au carrefour de deux cultures différentes. Ils tentent de construire leur Moi en vue d'une identité affirmée. Shérazade se démarque du statut féminin imposé par la société arabo-musulmane, Mohamed quant à lui se réfugie dans un monde intérieur, un exil choisi et assumé.

Dans Shérazade, le rôle que l'arabe dialectal est prépondérant dans la quête identitaire de Shérazade et Julien ; il est surtout question de la relation complexe entre Julien et Shérazade. En effet, cette complexité se concrétise à travers la fascination de Julien pour tout ce qui lui rappelle son enfance en Algérie où il a appris l'arabe et étudie à présent les archives coloniales. Son intérêt pour ces « productions aussi différentes – antagonistes – lui disait-on » (Shérazade, p.113) se veut une volonté de chercher à comprendre cet espace ambigu où les deux peuples se font face, s'entretuent et s'entrelacent depuis les croisades jusqu'à l'époque moderne ; les exemples qui illustrent l'« entre-deux » sont la colonisation des pays du Maghreb par la France. L'Algérie était une colonie de peuplement, c'est-à-dire qu'un bon nombre de colons s'y est installé, et donc les Français et les Algériens se sont trouvés obligés de cohabiter. Et actuellement l'immigration qui force de nouveau les Français et les Algériens à trouver un compromis, malgré la crainte, la méfiance, la haine et les rancunes : « Il était curieux de tout ce qui constituait du plus loin de l'histoire, sa propre histoire et celle de deux peuples, deux cultures qui se fréquentaient depuis les croisades. » (Shérazade, p.113) En plus de cette volonté sérieuse de cerner l'espace délicat où les deux peuples se sont rapprochés l'un de l'autre dans un désir d'amour et de mort, Julien est aussi fasciné par les femmes algériennes et orientales, les odalisques, dont il cherche les représentations de brocante en brocante. Shérazade refuse d'être réduite à l'image de ces odalisques et souffre des tentatives de Julien qui la considère comme une simple représentation qui nie ainsi sa personnalité complexe. Par conséquent, cet état de fait brouille leur amitié ; cependant, ceci ne l'empêche pas d'aller elle-même à la recherche de ces femmes. Shérazade est obsédée par

l'envie tenace de se construire une identité qui prend en compte ses deux appartenances : l'Algérie, le pays de ses origines parentales, et la France, le pays d'adoption, où elle vit actuellement, où elle a fréquenté l'école et où ses parents travaillent. Cette quête identitaire est difficile et inaccessible pour elle, parce qu'elle ne réussira jamais à s'enraciner à cause de ses vagabondages à Paris, son voyage en France, sur les pas des participants de la Marche des beurs et son voyage au Proche-Orient. Il est intéressant de voir que dans ce contexte, Schérazade ne se rendra jamais en Algérie : d'abord, elle veut y aller, et lorsqu'elle quitte (à la fin du premier roman) Paris avec Pierrot, elle paraît tout à fait décidée de visiter le pays de ses origines, qu'elle considère comme le « sien ». Mais au début du deuxième roman, il s'avère qu'elle a quitté le bateau pour Alger en courant. Cette décision peut paraître incroyable, mais en réalité, elle témoigne de son déchirement intérieur qui lui interdit de s'enraciner ni dans un pays, ni dans l'autre. En réalité, sa seule place est dans cet « entre-deux » incertain qu'il lui faut conquérir pour s'y affirmer. La langue arabe joue un rôle ambigu dans sa quête identitaire. D'une part, sa famille parle l'arabe dialectal algérien ; Shérazade hérite donc de cette langue. Cependant, Shérazade est capricieuse et affiche un comportement ambigu. A Paris, elle choisit ses interlocuteurs avec qui elle parle en arabe. Mais elle refuse de répondre en arabe à Krim, un de ses copains avec qui elle occupe l'immeuble vétuste à Paris : « Quelqu'un entrain, c'était Krim. Il lui dit bonjour en arabe, elle répondit en français :- Tu as décidé d'être harki, aujourd'hui ? Qu'est-ce que tu as ? Tu sais l'arabe non ?- Oui. Mais j'ai pas envie de te parler en arabe c'est tout. » (Shérazade, p.139)

D'autre part, elle répond de manière beaucoup moins agressive aux tentatives de Julien d'engager avec lui une conversation en arabe. Aussi, « Il leur arrivait de parler en arabe depuis que Shérazade avait vu des livres écrits en lettres arabes sur la table de travail et que Julien lui avait dit qu'il connaissait cette langue » (Shérazade, p.146) ; leurs entretiens en arabe sont donc spontanés, légers, voire insouciantes ; ces attitudes les poussent à s'amuser avec la langue :

« Ils s’amusaient de leurs accents et parfois s’enregistraient pour s’écouter et rire ensemble de leurs maladresses. Julien apprenait des mots de l’arabe littéraire à Shérazade et elle lui faisait répéter des phrases en arabe dialectal algérien, la langue qu’elle parlait avec sa mère et que son grand-père avait commencé à lui faire lire et écrire en Algérie avec sa sœur Meriem. (Shérazade, p.146)

L’identité de Shérazade est en train de se former et de se construire. Ainsi, au fil de la trilogie, Shérazade apprendra non seulement l’arabe, mais elle arrivera aussi à conquérir cet espace vague entre les deux pays qui demeurent les siens, toutefois sans que l’un d’entre eux le soit complètement, entre les deux langues qu’elle parle, sans que l’une d’entre elles ne soit pour elle la véritable « langue maternelle », entre les deux cultures. Amin Maalouf dévoile dans son essai intitulé *Les Identités meurtrières*, la définition du terme identité : « Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c’est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C’est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m’amputais d’une partie de moi-même ? » L’identité de Shérazade est à présent connue : c’est une identité complexe, multiple, riche et paradoxale. Cette représentation de l’identité est ouverte, souple mais parfois contradictoire.

4. CONCLUSION

A partir du modèle dynamique de l’adolescent-beur, Sebbar réussit à aller au-delà de cette image pour proposer un modèle différent de la lignée de l’immigration maghrébine. L’écriture de l’exil met en valeur la dynamique des rapports que les jeunes ont vis-à-vis des propos qui se disent sur eux mais admet également une nouvelle lecture de l’histoire et des origines. Par leur refus d’obéir à la simple intégration, Mohamed et Shérazade sont les messagers d’une identité nouvelle, ils participent à tracer les limites d’une nouvelle culture homogène dans son hétérogénéité

5. Références bibliographiques:

1. ACHOUR, Christiane et al. Diwan d'inquiétude et d'espoir, la littérature féminine algérienne de langue française. Alger : Ed. Enag, 1991.
2. -BENARAB, Abdelkader. Les voix de l'exil. Paris: Ed. L'Harmattan, 1994.
3. -BERQUE, Jacques. La dépossession du Monde. Paris : Seuil, 1964.
4. - EDMOND Marc. Psychologie de l'identité soi et le groupe. Belgique : Dunod, 2005.
5. -KLIMKIEWISZ, Aurélia. Le Brouillon de l'exilé, in Salah Basalamah, Les nouvelles figures de l'exil, <http://www.poexil.umontreal.ca/events/colloqfiguresexilsynop.htm>
6. -KRISTEVA, Julia. Soleil noir dépression et mélancolie. Paris : Gallimard, 1987.
7. -MAALOUF, Amin. Les identités meurtrières. Paris : Ed. Grasset & Fasquelle, 1998.
8. -REUTER, Yves. Introduction à l'analyse du roman. Paris : Ed. Nathan, 2000.
9. -SAYADE, Abdemalek. La Double absence, Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré. Paris : Seuil, 1999, in <http://www.soninkara.com/societe/emigration/note-de-lecture-abdelmalek-sayad-la-double-absence.-des-illusions-aux-souffrances-de-limmigre.htm>
10. -SEBBAR, Leïla et HUSTON Nancy. Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil. Paris : Balland, 1985.
11. -Freud, Sigmund. L'inquiétante étrangeté. Paris : Ed., Gallimard, 1985.
12. -SEBBAR, Leïla. Je ne parle pas la langue de mon père. Paris : Éd. Julliard, 2003.
13. -SEBBAR, Leïla. Le Jeune indépendant, l'exilé du paysage de l'enfance. Site:/DZ Lit-Leïla Sebbar.htm.

Romans étudiés :

14. -SEBBAR Leïla. Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts. Paris : Stock, 1982.
15. -SEBBAR Leïla. Le Chinois vert d'Afrique. Paris : Eden, 2002.